
BOOK REVIEWS

DAN HORIA MAZILU

Văduvele sau despre istorie la feminin

(Les Veuves ou sur l'histoire au féminin)
Iași, Polirom, 2008

FIN INTERPRÈTE de la littérature roumaine ancienne, Dan Horia Mazilu est aussi un spécialiste de l'histoire des mentalités et de la théorie littéraire. Ses volumes antérieurs, *Barocul în literatura română din secolul al XVII-lea* (Le Baroque dans la littérature roumaine du XVII^e siècle) (1976) et *Literatura română în epoca Renașterii* (La Littérature roumaine à l'époque de la Renaissance) (1984), étaient conçus comme des commentaires érudits des deux chronographes : *Istoria Țării Românești de când au descălecat pravoslavnicii creștini* (Histoire de la Valachie depuis sa christianisation), connu aussi sous le nom de *Letopisețul Cantacuzinesc* (La Chronique des Cantacuzènes), et *Compilația. Istoriile domnilor Țării Românești* (Compilation. Histoires des princes régnants de la Valachie) ou bien *Cronica Bălenilor*, ce dernier étant, en fait, une continuation du premier.

Manifestant, dans ce nouvel ouvrage, une fois de plus, son intérêt pour le Moyen Âge roumain, Dan Horia Mazilu s'occupe toujours de la Valachie des Cantacuzènes. Selon les intentions explicites de l'auteur, l'étude tente de définir tout ce qui concerne, à cette époque-là, les femmes – « leur rôle, leur condition, leur pouvoir et leur forme d'action, bref, leur parole et leur silence ». Autrement dit, il s'agit de relever la

condition des femmes dans le contexte du pouvoir dominant des hommes. « Piège du diable » pour l'homme médiéval, la femme a une image dévalorisée dans les œuvres religieuses du Moyen Âge, à l'exception, notable, des veuves. Catégorie privilégiée, celles-ci jouissent d'un nouveau statut ou d'une nouvelle identité après la mort de leur mari, certes, si elles respectent certaines conditions imposées.

L'auteur retrace le trajet de ce nouveau genre, la littérature féminine, depuis les exemples de l'Antiquité orientale et occidentale, lorsque les veuves étaient obligées à suivre leurs époux et étaient tuées, jusqu'à la loi hébraïque du lévirat. Mais ce qui intéresse cette recherche d'imaginaire, c'est surtout le rôle qu'elles assument dans l'histoire des principautés roumaines. Dans les documents contemporains, elles apparaissent sous diverses hypostases : épouses, filles, mères ou belles-mères. Dan Horia Mazilu mène sa réflexion dans les « coulisses » de l'histoire événementielle : la perspective d'une histoire qui s'écrivait au masculin est renversée, afin de nous présenter des personnages avec une destinée à part. Après la mort de leurs époux (voïvodes, seigneurs ou boyards), leurs biens revenaient, finalement, aux épouses. En qualité de régentes, « ces Dames émettaient des actes, les signaient, allaient à Istanbul pour payer l'impôt, entretenaient des liens avec des figures importantes de l'Empire ottoman » ; elles possédaient surtout un pouvoir qui leur conférait une nouvelle identité, tout en changeant leur statut passif dans un statut actif. Le parallélisme entre le masculin et le féminin allait encore

plus loin, puisque l'épouse restée veuve assumait la position du « chef » de la famille. C'est elle qui devait s'occuper de la fortune, marier les enfants, pleurer son mari, respecter « anul jălii » (une année de deuil) et finaliser la construction des églises. Les femmes étaient censées garantir la perpétuation du nom de la famille dans l'histoire.

Dan Horia Mazilu insiste sur la stratégie matrimoniale, celle-ci étant, à plusieurs occasions, la solution parfaite pour résoudre des difficultés politiques. L'apparition de la hypergamie n'a pas pu être évitée. Les testaments laissés par les époux donnaient souvent le droit de l'usufruit aux épouses devenues veuves. Dans le monde médiéval, le remariage n'était pas interdit, mais il concernait, plutôt, les femmes jeunes ; celles qui avaient plus de 60 ans trouvaient le repos dans des couvents et des orphelinats. Aussi, la vie des veuves n'était-elle guère facile. À part les grandes responsabilités, elles étaient soumises aux dangers de toutes sortes, et, souvent, elles étaient obligées de fuir pour sauver leur vie. Si, parmi ces veuves, certaines sont restées à la cour, d'autres ont dû partir en exil, en fonction de leur destin, de leur fortune ou bien du contexte – favorable ou défavorable. La cupidité et la voracité des hommes, la lutte pour le pouvoir menée par les seigneurs, par les intrigants ou par les traîtres ont eu des conséquences directes sur leurs épouses. Forcées de renoncer à leur position sociale, elles devaient, parfois, assumer la condition d'une femme simple, plus ou moins pauvre.

« Le groupe en noir », caractérisé par la tristesse et la désolation, a été, pour autant, singulièrement énergique. Ce que montre l'étude de Dan Horia Mazilu, c'est qu'en fait ces personnages féminins sont parvenus à projeter des destins post-conjugaux impressionnants, affranchis de la domination masculine. En effet, les actions, les gestes

et les préoccupations des veuves du Moyen Âge roumain sont une preuve que l'histoire peut être écrite aussi au féminin. □

NICOLETA BERCIU

MIHAI COMAN

**Introducere în antropologia culturală.
Mitul și ritul**

(Introduction à l'anthropologie culturelle.
Le mythe et le rite)
Iași, Polirom, 2008

AUTEUR DE plusieurs études fondamentales d'ethnologie et mythologie, fondateur de l'enseignement journalistique de type universitaire en Roumanie post-communiste (médiatisme et communication), fondateur, théoricien et excellent praticien d'une nouvelle discipline, *l'anthropologie médiatisme*, Mihai Coman est, avant tout, un anthropologue réputé. Ses analyses portant sur les mythes et les rituels archaïques, traditionnels ou modernes, sur les modalités de « mise en récit » des événements contemporains, se distinguent par un savoir anthropologique remarquable, apte à les déconstruire et analyser, à en expliquer les mécanismes et les ressorts les plus intimes, bref, à les *comprendre*.

Son œuvre, d'une richesse impressionnante, comporte des livres de première importance. Outre les quinze volumes d'auteur publiés jusqu'à présent *Introducere în antropologia culturală. Mitul și ritul* (Introduction à l'anthropologie culturelle. Le mythe et le rite), Iași, Polirom, 2008 ; *Media and Journalism in Romania* (avec Peter Gross), Berlin, Vistas, 2006 ; *Media in Romania (A Sourcebook)*, Berlin, Vistas,

2004 ; *Pour une anthropologie des médias*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 2003 ; *Mass-media în România post-comunistă* (Les médias en Roumanie poste-communiste), Iași, Polirom, 2003 ; *Mass-media, mit și ritual* (Médias, mythe et rituel), Iași, Polirom, 2003 ; *Introducere în sistemul mass-media* (Introduction au système médias), Iași, Polirom, 1999 ; *Din culisele celei de a patra puteri – introducere în sistemul mass-media* (Dans les coulisses du quatrième pouvoir – introduction au système médias), Bucarest, Carro, 1996 ; *Bestiarul mitologic românesc* (Le bestiaire mythologique roumain), Bucarest, Editura Fundației Culturale Române, 1996 ; *Punctul și spirala* (Le point et la spirale), Bucarest, Eminescu, 1992 ; *Mitologie populară românească* (Mythologie populaire roumaine), 2 vols., Bucarest, Minerva, 1986-1988 ; *Mitos și Epos* (Mythos et Epos), Bucarest, Cartea Românească, 1985 ; *Sora Soarelui* (La sœur du soleil), Bucarest, Albatros, 1983 ; *Izvoare mitice* (Les sources des mythes), Bucarest, Cartea Românească, 1980 –, Mihai Coman a coordonné trois volumes de référence dans le journalisme académique : *Media Anthropology* (avec Erich Rothenbuhler), Sage, 2005 ; *Manual de jurnalism* (Manuel de journalisme), vol. 1, Iași, Polirom, 1997 (II^e éd. en 2001) ; *Manual de jurnalism*, vol. 2, Iași, Polirom, 1999 (II^e éd. en 2001), a signé des dizaines d'études dans des volumes collectifs (aussi bien en Roumanie qu'à l'étranger), des centaines d'articles de presse, étant également le coordinateur de la série « Media » parue à la Maison d'édition Polirom (avec plus de 40 livres publiés).

Mihai Coman est le principal fondateur et organisateur de l'École roumaine moderne de journalisme, s'impliquant activement dans tout ce que cette institution signifie : management académique, plans d'enseignement, programmes et cours universi-

itaires, standards de valeur, corps d'enseignants qualifiés, manuels, bibliothèques.

L'ouvrage ci-présenté est exemplaire pour plusieurs raisons. D'abord, il couvre un segment important du champ des études culturelles et offre un modèle de valorisation d'une immense bibliographie, qui comporte des ouvrages essentiels d'anthropologie, ethnologie, mythologie comparée, folklore, histoire, histoire des religions, sociologie, poétique, théorie littéraire etc. Fruit de « de 30 ans de recherches dans le domaine des mythologies et systèmes rituels, d'attention portée à la bibliographie de spécialité, ancienne et récente, d'application des théories et concepts du domaine à l'interprétation des formes créées par la culture folklorique, celle de l'élite ou des médias » (p. 10), ce livre réussit à combler bon nombre de taches blanches décelables sur une carte idéale de bibliographie anthropologique, passant par un filtre critique les théories et les débats les plus importants concernant l'interprétation des mythes et rituels. En parfaite synchronisation avec les méthodologies de recherche occidentales contemporaines, l'auteur passe en revue, outre les titres classiques et les auteurs canoniques – roumains et étrangers –, une multitude de recherches récentes, réalisant une véritable mise à jour des thèmes abordés (il cite même des ouvrages publiés en 2007). L'érudition est donc le trait essentiel de ce volume, qui condense entre ses pages une bibliothèque tout entière. Si le lecteur ne se sent pas excéder par un trop-plein d'informations, c'est grâce à la capacité de synthèse exceptionnelle de l'auteur. Destiné initialement aux étudiants, aux jeunes chercheurs ou aux lecteurs passionnés d'anthropologie, afin de les familiariser « avec les formes cérémonielles et mythologiques et avec le langage de spécialité du champ du mythe et du rituel » (p. 7), le volume finit par se

constituer en un véritable traité d'anthropologie culturelle, à la fois dense et souple, documenté et vivant, chargé d'information théorique et cependant extrêmement fluide et agréable à la lecture.

Deuxièmement, la manière particulière de l'auteur de structurer et traiter la problématique choisie rend ce livre unique dans le paysage de l'anthropologie culturelle roumaine. La démarche de Mihai Coman devient ainsi beaucoup plus qu'une simple œuvre de synthèse, il re-pense la bibliographie et la valorise de manière critique : « à la différence d'un dictionnaire de concepts (qui est prisonnier de l'ordre alphabétique), ce volume organise la matière selon des principes didactiques, cherchant à dénicher le fil rouge susceptible de rendre possible tant l'immersion dans la matière polymorphe des mythes et rituels que le retour à un niveau de généralisation intégrateur et à une réflexion critique avisée. Les chapitres se rattachent l'un à l'autre selon le modèle d'un roman-fluve, du fait que les sociétés et les individus se servent des rites et des mythes de façon créative et flexible, décomposant les complexes mythico-rituels en des unités plus petites, pour en reconstruire en permanence de nouvelles configurations » (p. 8-9). Ce que l'auteur nous propose, c'est donc une systématisation originale, logique, transparente et ample, qui se constitue en une véritable colonne vertébrale de l'ouvrage.

L'approche des phénomènes, équilibrée et lucide, réalise un plaidoyer convaincant en faveur de la manière anthropologique classique de concevoir les choses : « Par son contenu et son but, l'ouvrage ci-présent se place 'au-delà' des débats à caractère épistémologique. Il est un instrument destiné à tous ceux qui veulent s'initier au mythe et au rite : avant d'exercer leur acuité critique par la mise en doute des catégories anthropologiques, ils doi-

vent en prendre connaissance et en déchiffrer la signification » (p. 8). Il serait donc question d'un livre à dessein didactique, mais on se doit de préciser dès le début quels sont les deux pôles de la communication. L'émetteur a la vocation d'enseigner, sachant clairement expliquer les concepts abstraits, parfaitement doser le rapport entre théorie et applicabilité, trouver les exemples les plus convaincants, sélectionner des citations et formulations vraiment mémorables. Au-delà des stratégies organisationnelles impeccables et du regard critique perçant on devine une élégance rarement rencontrée chez un professeur, issue du ton même de son discours : ce n'est pas l'air impersonnel d'un exposé prononcé du haut de la chaire qui définit son écriture, mais bien le ton naturel et amical d'un collègue aîné, plus sage et, évidemment, extrêmement passionné d'anthropologie. Quant au récepteur, il n'est pas un non-initié, lui non plus, mais plutôt un étudiant en dernière année, un doctorant ou un chercheur, bref, un connaisseur du domaine des sciences culturelles.

Le dessein didactique, l'intention d'offrir « au jeune chercheur les instruments nécessaires à l'identification d'un phénomène rituel ou mythologique, qui lui permettent de l'encadrer dans tel genre ou telle espèce et de l'interpréter à travers les catégories les plus usitées en anthropologie culturelle et en mythologie comparée » (p. 9), est responsable de la structuration des chapitres en plusieurs constantes conceptuel-théoriques, telles que : définitions, étymologies, typologies, présentations succinctes des faits culturels, notes caractéristiques, manières d'interprétation, relations entre phénomènes etc. Un grand mérite de ce livre est la manière créative, perméable et dynamique d'harmoniser le but didactique et les configurations qu'il impose avec le contenu polymorphe et inépuisable : « les phénomènes rituels et mythologiques sont d'une riches-

se et une variété extraordinaires ; comment les réunir et les synthétiser en un seul ouvrage ? Comme dans *Mille et une nuits*, chaque forme s'ouvre vers une autre, en une succession apparemment sans bornes » (p. 9).

Fondé sur la pensée anthropologique et la vision holistique, apte à observer et analyser les connexions entre les phénomènes et entre différents systèmes de la société : artistique, social, économique, politique, technique etc., ce livre constitue une approche nouvelle et complexe des faits culturels soumis à l'analyse. Au-delà de l'interrogation d'un vaste champ de réflexion et d'un sérieux examen critique, exemplaire reste la manière dont l'auteur re-pense les axes définitoires de concepts autrement presque impossibles à enfermer en une seule définition. On remarque, dans ce contexte, la confluence extrêmement fertile des deux domaines dans lesquels Mihai Coman excelle : ethnologie et journalisme/anthropologie des médias. Son regard est diachronique et intégrateur, apte à saisir « la longue durée » de symboles, schémas épiques, matrices culturelles etc. : « Ce qui signifie que les mythologies 'classiques' peuvent cohabiter avec des mythologies modernes, depuis celles dédiées à des vedettes à celles qui font référence à des événements et situations, les unes et les autres représentant des corpus construits, complexes, hétérogènes, sédimentant des figures, schémas épiques, topoi, et symboles de différents discours sociaux » (p. 32). Dans cette zone de confluence interdisciplinaire, les analyses, bien que rigoureusement scientifiques, deviennent très incitantes, fascinantes et vivantes.

Exercice herméneutique complexe et consistant, *Introducere în antropologia culturală. Mitul și ritul* marie l'érudition avec la finesse et la perspicacité analytique et avec un savoir subtil des analogies et connexions,

offrant un champ de réflexion extrêmement vaste sur les faits culturels. C'est un ouvrage de référence, une pierre de touche dans l'anthropologie culturelle roumaine. □

ELEONORA SAVA

NICOLAE MANOLESCU
Istoria critică a literaturii române.
5 secole de literatură
 (L'Histoire critique de la littérature roumaine. 5 siècles de littérature)
 Pitești, Paralela 45, 2008

18 ANS APRÈS la publication du premier volume (1990) et 10 ans après la publication de la première partie (*Poètes romantiques*, 1999) du deuxième volume, Nicolae Manolescu fait paraître la variante achevée de *L'Histoire critique de la littérature roumaine*, qui propose en même temps une vraie synthèse sur la production littéraire roumaine à partir du XVI^e siècle et jusqu'au XX^e siècle, y compris, un auxiliaire didactique absolument nécessaire à tous les spécialistes en littérature. Vu sa dimension *critique*, l'ouvrage est *plus* qu'un manuel, et le titre choisi tient à le souligner dès le début : ce n'est pas une simple histoire de la littérature roumaine dans le sens d'une cartographie sage, qui compte et qui classe les auteurs et les événements littéraires de chaque époque, mais c'est une histoire *critique*, qui pose de problèmes, qui souligne les lacunes et les exagérations littéraires et qui fait, également, des hiérarchies, pour mettre en évidence les valeurs propres à chaque moment historique, pour relever les intuitions littéraires et la modification du paradigme d'un siècle à l'autre. De ce point de vue, la dimension cri-

tique représente un élément de nouveauté dont l'histoire littéraire roumaine avait besoin.

Le volume s'ouvre avec une réflexion sur l'histoire littéraire, appuyée, en guise de pré-texte, sur la lithographie célèbre d'Escher, *Mains qui dessinent*. À partir de cette lithographie, Nicolae Manolescu imagine, symboliquement, une histoire littéraire écrite à deux mains, l'une placée dans le passé, l'autre – dans le présent : deux mains qui se dessinent l'une l'autre dans une simultanéité fascinante. Ce qui incite le critique, c'est de voir l'œuvre littéraire se modifier au fil des siècles et, pourtant, rester la même, après avoir été lue par de lecteurs qui se situent si loin l'un de l'autre. En outre, l'auteur avoue son intention de ne plus faire d'une histoire littéraire une compilation didactique ou un dictionnaire d'auteurs et de mettre l'accent aussi sur l'analyse et l'originalité, sur le dialogue entre la création et la critique (c'est, d'ailleurs, le grand reproche qu'il fait à G. Călinescu : de ne pas avoir renvoyé aux opinions critiques antérieures, tout en proposant une lecture « directe » des écrivains).

Nicolae Manolescu porte un regard surplombant des histoires littéraires et cite tous les historiens importants de la littérature roumaine, tels que Densusianu, Cartoian, Mazilu, Călinescu, Iorga, Cioculescu ou Lovinescu. Il puise aussi aux réflexions des théoriciens de la littérature, invoquant Gadamer, Jauss, Braudel, Wellek, Steiner, etc. Dans une tentative remarquable de mettre en dialogue la démarche historique et la pensée théorique, l'auteur souligne, évoquant l'idée de G. Călinescu confirmée par les recherches de Wellek, Gadamer et Jauss, qu'on ne peut pas maîtriser la somme des réceptions esthétiques, car chaque réception implique un raisonnement particulier.

L'architecture du volume comprend trois grands chapitres qui présentent chronologiquement la littérature roumaine (« 5 siècles de littérature ») : *Les XVI^e – XVIII^e siècles*, *Le XIX^e siècle* et *Le XX^e siècle*. La partie la plus dense est représentée par la littérature du XX^e siècle, là où l'historien de la littérature suit, par de petits pas, chaque déplacement de l'entre-deux-siècles (« fin de siècle, début de siècle ») et les thèmes inaugurés par le nouveau siècle : le modernisme, les nouvelles formes lyriques et romanesques, la poésie pure, l'avant-garde, l'insertion de la politique dans la littérature, le post-modernisme, etc. En ce qui concerne le premier et le deuxième chapitre, même s'il s'agit ici de quatre siècles de littérature, l'espace typographique est beaucoup plus restreint. Bien qu'à partir du Moyen Âge et jusqu'au romantisme, la littérature roumaine n'ait pas été trop riche, la décision de Nicolae Manolescu de dédier moins de cent pages aux « grands écrivains » de la deuxième moitié du XIX^e siècle (Eminescu, Creangă, Caragiale, Slavici), proportion négligeable dans l'économie de l'ouvrage, nous semble difficile à justifier.

Chaque grand chapitre suit l'évolution des trois genres littéraires : lyrique, épique et dramatique. L'auteur abandonne parfois la rigueur de l'historien de la littérature pour ouvrir des perspectives comparatives. Par exemple, il met en relation le thème de l'insuffisance de la langue (exprimé dans la poésie médiévale roumaine par Ioan Cantacuzino et par les poètes Văcărești) avec le travail de la langue chez Eminescu ou Budai-Deleanu ; il joue sur les reflets d'un texte religieux du XVII^e siècle, les *Psaumes* de Dosoftei, dans l'œuvre laïque d'un auteur du XIX^e siècle, Anton Pann ; dans une perspective plus large, il fait le pont entre l'esprit *Biedermeier* allemand et le romantisme roumain (où il cite l'étude de Virgil

Nemoianu, *The Taming of Romanticism*).

Il faut remarquer l'importance dont le problème du canon jouit dans cette histoire de la littérature. Nicolae Manolescu accorde une attention particulière à l'établissement de la hiérarchie des valeurs littéraires au XIX^e siècle, aussi bien par l'engagement de la génération qui a fait la Révolution de 1848, que par la première « bataille canonique » provoquée par Titu Maiorescu et reprise par une autre « bataille canonique », celle menée par E. Lovinescu au début du XX^e siècle. Thème complexe qui a traversé l'histoire littéraire des deux derniers siècles, le canon est suivi jusqu'à nos jours, dans le débat actuel autour du post-moderne. L'auteur s'avère surtout préoccupé par la confusion entre *canon* et *paradigme* et par le rôle que l'école et la critique joueront dans la légitimation d'un nouveau ordre des valeurs littéraires. Dans les discours qui accompagnent la démarche historique (*Postface. La nostalgie de l'esthétique ; Epilogue. L'histoire d'une histoire*), Nicolae Manolescu réfléchit sur le statut de l'histoire littéraire et sur la perte de son prestige par rapport aux autres sciences humaines. Il y voit une conséquence de l'abandon de l'esprit critique et de l'originalité qui ont fait de l'histoire littéraire un manuel déguisé. Réhabiliter cette histoire déchuée – c'est en cela que consiste le but ultime d'une histoire critique de la littérature : « En l'absence de l'histoire littéraire et de la critique, la littérature ne peut pas exister en tant que littérature, c'est-à-dire comme ensemble cohérent d'œuvres et comme hiérarchie de valeurs. » Voilà, donc, l'enjeu d'un ouvrage qui suppose un difficile travail de documentation (et, seule, la bibliographie peut en faire la preuve) et qui devient, certainement, un point de référence.

□

MIRELA TOMOIAGĂ

BASARAB NICOLESCU (éd.)

Moartea astăzi

(La Mort aujourd'hui)

Traduit du français par Mirabela Fătu

Bucarest, Curtea Veche Publishing, 2008

LLA MORT *aujourd'hui* est un corpus de communications sur le thème de la mort « contemporaine ». Il s'agit d'un numéro spécial de *Rencontres Transdisciplinaires*, bulletin du Centre International de Recherches et d'Etudes Transdisciplinaires (CIRET) qui regroupe, sous la direction de Basarab Nicolescu, de nombreuses approches théoriques qui relèvent du monde de l'art de la littérature, de l'histoire des religions, de l'anthropologie, la philosophie, la psychologie et la psychiatrie, l'ethnologie, la sociologie, la théologie etc.

Les débats thanatologiques, dédiés à Michelle Nicolescu, prématurément disparue en octobre 2005, se situent dans la prolongation des travaux de Michel Vovelle et Philippe Ariès, deux figures exemplaires qui ont ouvert la voie à l'histoire des attitudes et comportements collectifs face à la mort. Il s'agit dans ce numéro de saisir les façons dont la mort, aujourd'hui, est à la fois vécue et oubliée, ainsi que sa ritualisation excessive, son apprivoisement et les manifestations humaines face au trépas et au deuil. Deux approches sont tout particulièrement favorisées : d'un côté le rapport contemporain avec la mort ; de l'autre les modalités traditionnelles d'aborder ce phénomène, telles qu'elles étaient définies par les sociétés archaïques.

À cet égard, Philippe Ariès (*Essais sur l'histoire de la mort en Occident*) avait identifié l'apparition d'une conscience de la mort interdite, comme phénomène paradoxal qui caractérise la deuxième moitié du XX^e siècle.

Vécue comme une révolution brutale des idées et des sentiments traditionnels, cette négation de la mort annonce le processus de transformation de l'espèce humaine se déroulant inévitablement au contresens de la métaphysique de la création et de la sacralisation de l'être humain. Il est indéniable qu'aujourd'hui penser la mort revient à penser l'impensable ; penser la mort c'est la fin même de toute pensée. Cependant on peut encore parler d'une tripartition fondamentale de l'être en corps, âme et esprit, la mort vivant en nous comme une présence latente, insoupçonnée. Comment avons-nous figuré cette absence ? Par l'escamotage, à la fois, de la naissance et de la disparition, par l'occultation de la mort sous l'emprise d'une horreur manifeste du cadavre et de la pourriture.

Notre société opère des modifications d'affectivité face à la mort comme, par exemple, en favorisant le décès à l'hôpital plutôt qu'à domicile. Mourir à l'hôpital, il y a une trentaine d'années, était signe de pauvreté et de solitude. Aujourd'hui, par contre, l'hôpital est, sans équivoque, le lieu de notre entrée dans le monde ; il est aussi la scène sur laquelle se joue notre lutte avec la mort. Par le refus d'assimiler le cycle de l'existence comme condition naturelle et inévitable du destin humain, la vie se voit ainsi épurée de ses moments difficiles. Dans ce sens-là, Jean-Yves Le Fevre constate que l'homme moderne, avec ses intérêts exclusivement matériels, a tendancieusement occulté la mort. Voler la mort signifie, en effet, voler la vie, puisque connaître la mort, c'est connaître la vie – c'est là une leçon implicite à assumer. Pour Maurice Couquiaud, au contraire, la littérature offre maintes solutions d'assimilation de l'imaginaire de la mort et du néant. À son tour, Hélène Trocné-Fabre se penche sur les connotations grammairiennes du verbe *mou-*

rir alors que Jean-Paul Bertrand va jusqu'à proposer l'institutionnalisation même de l'éducation macabre, souhaitée comme un processus de prise de conscience.

Pour saisir l'expérience de la mort dans la société actuelle, René Berger préfère analyser les mécanismes media et la délectation morbide qu'ils offrent au spectateur sous forme de *catharsis* planétaire. L'intérêt pour le trépas de l'autre favorise des représentations théâtrales mondialisées par la télé, la presse ou l'Internet ; on rentre pour cela dans une métaphysique globale, techno-progressiste de la mort. Dans la même ligne, mais depuis une position différente, Jean Biès parle d'une société ayant choisi d'effacer la mort, grâce aux divertissements capables de faire oublier et d'éliminer petit à petit l'inévitable fin de notre vie ; nous voici encore une fois condamnés à manquer l'essence même de la mort.

Alain Santacreu envisage la vie comme préparation à la mort, selon le dicton bénédictin de vivre proche de la mort, tandis que Sylvie Jaudeau insiste sur la préoccupation de la société contemporaine pour les définitions juridiques du décès. Du côté esthétique, on constate un véritable culte pour la sublimation du néant, car l'intelligence fait des efforts afin de s'imaginer le néant ou le vide, souvent perçu comme absence pure. Les représentations de la mort en tant qu'absence, disparition, horreur sont tout autant des miroirs reflétant de la façon la plus limpide notre image. Ici encore, une question se pose : à savoir si ces représentations ont leur origine dans l'évocation de l'amour ou dans le deuil, dans l'absence ou dans la disparition de l'être aimé ? C'est le point de départ de Claude-Henri Rocquet qui se penche sur l'histoire mitigée de l'origine d'une peinture où l'amoureuse du berger trace le contour de son ombre sur le mur afin de le garder en mémoire. En investi-

quant si la source du mythe artistique est érotique ou funèbre, son interprétation rencontre la réflexion d'Olivier Germain-Thomas qui parle d'un partage fondamental entre Eros et Thanatos, un mélange essentiel entre la mort et la reproduction. Dans la même lignée se situe Michel Cazenave qui remet en question une distinction freudienne entre deux types de désir (de la vie et de la mort) réunis par le couple mythologique d'Eros et Thanatos. Vie et amour ne sont pas la même chose puisque la puissance du néant se cache toujours dans l'âme de l'Eros. En s'appuyant sur Schopenhauer, il conclut sur l'impossibilité de l'amour sans la traversée de la mort, parce que la mort est l'antichambre du plus grand amour, d'une existence exceptionnelle. C'est par la mort que l'individu devient consubstantiel avec le monde entier.

François Vannuci embrasse les complexités physiques du phénomène et les compare avec la désintégration des particules dans l'infini petit. Il remarque que le corps vivant se transforme après la mort en un cadavre et par ailleurs en quelque chose d'inexplicable, peut-être une énergie mystérieuse, probablement l'âme où l'esprit. Dans une tentative de rapprocher naissance et mort, Dominique Decant analyse les représentations inconscientes de la mort comme retour aux origines. Réfléchissant sur le même thème, Richard Welter reconnaît dans la naissance un traumatisme similaire à celui ressenti face à la mort. Il parle de naissance comme « notre première mort ». En portant un regard sur le métabolisme cellulaire, Jean-Yves Leloup observe que notre vie se compose en fait d'une succession de petites morts, ce qui explique en quelque sorte l'existence d'une présupposition anthropologique inconsciente qui dicte notre comportement face à la mort. L'approche psychanalytique du phénomène, par Patrik

Paul, propose, afin de compléter ce paradigme scientifique, un mélange d'imaginaire collectif et de représentations cliniques voué à saisir les changements profonds dans les rapports mentaux que nous entretenons avec la mort.

René Barbier insiste sur la distinction entre la mort individuelle, moins importante dans un monde à circularité temporelle (comme celle mythologique ou ancestrale), et la mort comme événement inévitable qui caractérise les sociétés traditionnelles. Ces sociétés ont su intégrer une représentation de la mort comme processus qui commence à la naissance et dure toute notre vie. Cette idée est renforcée par Corin Braga, qui se penche sur l'eschatologie de la mythologie celtique, celle qui avait nourri

le schéma narratif de toutes les recherches initiatiques, en mélangeant les scénarios mystiques et allégoriques visant la rédemption dans l'au-delà. La dernière étude, celle de Ionel Buşe, propose une analyse d'une mythologie de la mort qui puise ses origines dans les rituels de mort initiatique pratiqués dans les sociétés archaïques.

Nous avons ici une réflexion dense et complexe sur la mort. Le recueil dresse un large panorama des représentations de la mort dans le monde contemporain, tout en retraçant les théories qui tâchent de comprendre la mort et le sujet qui en fait l'expérience, à travers l'évolution de l'humanité, ses découvertes et ses questionnements. Mais, finalement, désarmants par leur unanimité, les textes n'arrivent qu'à réitérer cette vérité – pourtant évidente : la mort reste toujours pour nous la plus grande inconnue.

□

IULIA MICU

DAN MĂNUCĂ
Oglinzi paralele

(Parallel mirrors)

Bucharest: EuroPress Group Publishing House, 2008

DAN MĂNUCĂ'S study intends to clarify and discuss biographical and literary-historical aspects regarding the life and literary work of Mihai Eminescu. For more than a century, critics have dealt with such aspects concerning the "national poet" in a manner that only enhanced the tendency of wrapping his myth into mystery. Knowing that some interpretations are still irrelevant Dan Mănuță tries to clear the issue of any literary prejudices. Therefore, *Parallel Mirrors* also polemizes with the so called "label-formulae": subjective-critical assumptions concerning Eminescu's life and mythopoetic world.

The present research includes fourteen essays, each devoted to a theme with major resonance in *Eminescology*. The most important fields of interest are: prose (*Empty Genius*), drama (the author's conclusion is that Eminescu's plays remain in a stage of construction, many literary projects being left unfinished), the correspondence with Veronica Micle, comparativism, especially with Germanic literature (Spielhagen, Röttscher, Lenau, Novalis), Italian literature (Marco Cugno's interpretation of *The Morning Star*) and French literature (the literary and biographical similarities between Eminescu and Nerval). Last but not least we refer to the reception of Eminescu's manuscripts and literary work on both Romanian and foreign territory pointing out the critics' helplessness to classify his poems into anthumous and posthumous and also to define separate thematic categories. The author

decides in favor of the so called "thematic suggestions" which state a polyhedral reverberation of most of Eminescu's literary creations. Furthermore, Dan Mănuță's investigation resorts to discussions in extenso around the phrase "Eminescu's yoke" spread by A. Grama and he comments upon the cliché: *Eminescu, national poet*, whose acceptations are denounced and naturally integrated within a wider cultural, political and ideological context, that of the history of European literature.

In what concerns the analysis of Eminescu's prose, the critic places his investigation under the sign of rereading, depicting categories of (comparative) literary theory like the novelistic character, and attempts to establish the title's origin which is nevertheless a matter already discussed by the specialized critics. In fact, Dan Mănuță quotes Zoe Dumitrescu-Buşulenga and Ioana Em. Petrescu but does not relate to their well-known exegetical interpretations which have become canonical on this subject. Dan Mănuță's research neglects the comparative references elaborated by Zoe Dumitrescu-Buşulenga concerning Eminescu and Friedrich Spielhagen and the filiations of the impact between *Empty Genius* and *Problematische Naturen*. He also overlooks the exegetical interpretations proposed by Ioana Em. Petrescu (text constructed—from notes written in shorthand—by Ioana Bot, published in 1991, reprinted in 1993) on the subject of autobiography as a manner in which to structure the novel and the tragic destiny of the character (Toma Nour). The chapter "Parallel Mirrors" resumes a comparative analysis between Eminescu and Novalis by trying to figure out a "critique of the critique" applied to Ştefan Melancu's study (1999), but rendered at a lesser degree of specialization: the elucidation of the symbolic filiations of the "blue

flower” motif encountered in the work of Eminescu is based on arbitrary and selective arguments. Dan Mănuță relies on G. Bogdan-Duică and Helmuth Frisch but he leaves out the substantial contributions of Zoe Dumitrescu-Bușulenga and that of Vasile Voia (1981).

Another important chapter of the study insists on a romantic correspondence (2000) which, unfortunately, betrays its status, that of being a critical edition. Consequently, the author militates for a reprinting of the critical edition that should respect the required philological exigencies and, at the same time, he approves of some academic inadequacies as follows: “most letters do not specify the year of reference (although marked by the addressee: Veronica Micle), the lack of any notes to the avatars of the text: corrections, similarities with other texts, information on: paper, size, envelope, ink, etc.; also, the absence of any correlation with the letters already published and with any note that could place the letters into historical and cultural context.” Finally, he denounces the inconsequentiality of the methodological principles used for the transcription of the letters (one could easily notice that the philological principles and the stylistic peculiarities are heterogeneous and chosen at random).

By investigating some “Eminescian” exegetical areas that are still not exhausted or discussed thoroughly, the present study provides promising and innovating fields of research. These fourteen “Eminescian” essays bring forth new interpretive angles which are naturally framed within a wider cultural, political and ideological context, which combines the history of ideas with the history of mentalities, comparativism and elements of biography.



SILVIU MIHĂILĂ

SIMONA SORA

Regăsirea intimității. Corpul în proza românească interbelică și postdecembristă

(Retrouver l'intimité. Le corps dans la prose roumaine de l'entre-deux guerres et d'après 1989)

Bucarest, Cartea Românească, 2008

DANS CE livre, qui est devenu un des best-sellers roumains de 2008, Simona Sora propose une clé particulière pour la lecture de la prose roumaine à deux époques (l'entre-deux guerres, respectivement la période post décembriste) emblématiques par leurs mutations, tant pour les écrivains que pour les lecteurs. Au-delà de l'analyse des abysses fantasmatiques, du monde intérieur, des zones de l'inconscient et de celles conscientes, l'auteur souligne que « la transformation de l'intimité – dont il sera question dans ce livre [...] met en équation deux moments littéraires (1933 et 1989) » significatifs pour la modification des conceptions sur le « soi-même intime et son espace de déroulement – part, bien sûr, d'autres zones que celle de la littérature » (p. 27). Ainsi, le recours à l'intimité, comme nouvelle perspective théorique sur la lecture, se justifie par la structuration du temps et de l'espace des écritures selon une nouvelle rhétorique, de nouvelles conventions stylistiques, ainsi que par l'invitation à la (re)lecture, basée sur une « communion intime » entre l'écrivain et le lecteur : « Car la lecture est une redécouverte de soi-même, à l'aide de l'autre, une redécouverte de l'intimité, en passant par différents stades physiques, psychologiques ou spirituels, et qui redéfinit incessamment notre propre liberté, ainsi que la confiance dans les mécanismes du réel et du plausible » (p. 40).

Après un découpage discret de la catégorie de *l'intimité* (en littérature, aussi bien qu'au cinéma, en psychologie, en philosophie et en théorie littéraire), Simona Sora relit les auteurs classiques de la prose roumaine, selon trois axes thématiques : *le corps*, *l'intimité* et *la distance*. Sa perspective nuance les conventions de la critique littéraire roumaine, en les actualisant par rapport à une bibliographie occidentale (et combien abondante...) du sujet. Effectivement, le concept « d'intimité littéraire », élaboré à partir de « l'intimité imaginaire » et de « l'intimité de la lecture », lui permet de reordonner toute une axiologie littéraire, à partir de « la manière dont [l'intimité littéraire] apporte au premier plan du roman un double mouvement antagonique : d'une part, un mouvement d'intériorisation, de descente aux tréfonds de soi-même, un soi-même redécouvert, et simultanément, un mouvement d'extériorisation, d'exposition de l'intérieur, insistant sur le 'corps vécu', sur la corporalité, sur le secret de l'intimité » (p. 13). La théorisation de Simona Sora vise à réélaborer aussi des concepts telle *la vérité intérieure* (vue comme intimité psychologique ayant un but moral, depuis Rousseau).

L'auteur part du constat que les romans les plus importants de la littérature roumaine des dernières décennies « ont, comme métaphore centrale, le corps et ses avatars » : *Femeia în roșu* (La femme en rouge), de Adriana Babeți, Mircea Nedelciu et Mircea Mihăieș ; *Orbitor* (Éblouissant), de Mircea Cărtărescu, *Coaja lucruilor* (La coquille des choses), de Adrian Oțoiu et d'autres encore composent toute une littérature contemporaine qui « communique de façon sous-jacente avec la littérature majeure de l'entre-deux deux guerres – celle de Hortensia Papadat-Bengescu, Camil Petrescu, Liviu Rebreanu, Mircea Eliade, G. Ibrăileanu, M. Blecher – et qui ne peut pas être discutée, non plus, sans la rappor-

ter à toute une histoire symbolique et représentative du corps » (p. 61). Par conséquent, l'étude se propose de circonscrire les traits paradigmatiques du modernisme et du postmodernisme roumains, en suivant le devenir les concepts d'intimité et de corps, tels que la littérature les construit : elle y retrace « les transformations des perspectives sur les êtres humains », en déchiffrant le passage des métaphores corporelles de la modernité (âme, corps au miroir) aux métaphores livresques postmodernes (le livre-corps, le corps omniscient qui se substituerait à toute transcendance, le corps textuel) : « ce qui nous intéresse ici, pour la définition de l'espace de l'intimité, est d'une part sa psychologisation, son amplification et sa reconsidération, aux alentours de la Première Guerre mondiale, quand a eu lieu une grande transformation au niveau de la perception de soi, de la conscience de soi, du rapport à sa propre existence » – en modifiant de façon radicale la substance et l'image de l'intimité personnelle, du moi intérieur. « D'autre part, nous suivrons [...] la redécouverte de l'intimité – en fait, la transformation de l'intimité – dans les conditions d'un autre changement fondamental de la perception de soi, après 1989. [...] Nous considérerons [...] le moment de 1933 (l'an de gloire du roman roumain, entre les deux guerres mondiales, mais aussi celui de quelques changements visibles dans la perception de l'intimité littéraire) et le moment de 1989 (chute du communisme, à partir duquel on assiste à une refondation de l'intimité) comme autant de moments charniers [...] de la redécouverte de l'intimité » (p. 72-73).

L'étude met en relation, sans cesse, ces deux « corps littéraires roumains », à des dimensions insolites, pour le moins, du paradigme de l'intimité : *la liberté de la lecture* comme thématissant une *liberté du corps* et vice-versa, dans un effet de miroir à vous

donner le vertige. Cela lui permet de commenter la relevance des notions de *confiance* et *liberté* dans l'acte de la lecture, qui font la différence entre une réception créative et une réception destructive. La dualité corps-texte, la poésie du corps intérieur, du corps écrit, et par conséquent intériorisé, permettent une récupération intégrative ambivalente, où l'écrit est celui qui exorcise toutes les hypostases de l'intimité littéraire et corporelle : « Écrire sur l'intimité [...] signifie relire la littérature, la critique littéraire, la philosophie, la psychologie, la religion, les resituant dans un contexte doublement révélateur [...] : le propre corps et l'intimité (retrouvée ou atrophiée) de sa propre époque. [...] L'expérience peut être dange-reuse, les hiérarchies et les canons établis depuis longtemps peuvent être renversés. Révélateur des idées reçues, le corps peut être aussi un obstacle à une bonne réception, ou bien un perturbateur de la compréhension » (p. 272).

□

ȘTEFAN DĂRĂBUȘ

ALEXANDRU MUȘINA

Poezia: Teze, ipoteze, explorări

(Poetry: Theses, hypotheses, explorations)

Brașov: Aula, 2008

ALEXANDRU MUȘINA'S book is a collection of twenty-three articles written between 1981 and 2006, whose order, however, disregards the chronological principle and brings to the forefront the four major preoccupations of the poet corresponding to the four sections of the volume: the current state of poetry ("Where is Poetry?"), the poetics of the artists who represent his

top references in matters of modern poetry—both Romanian and international—("Bacovia, Eliot, Pound"), the practical aspects of (creative) writing ("Writing Can Be Learned As Well, Can't It?"), and, finally, his perspective on the notion of "post-modernism" in reference to the Romanian literary generation of the 80s ("Paradise in the Dustbin"). In fact, the book is an enlarged version of a previous selection of essays (1996)—all of which are present in this volume as well, grouped under similar headings. Moreover, the poet's personal view on modern poetry, briefly and intermittently stated in this volume, has already been given a coherent and extensive form in a study published as early as 2004, *Paradigma poeziei moderne* (The paradigm of modern poetry). This being the case, one might wonder why the author feels the need to re-print these articles once they have appeared not only in the literary press but also in a volume and once their ideas have been fully developed in a separate work. The answer may consist in the visible distance between the author's theory on modern poetry in general and on Romanian poetry in particular, which makes it necessary for him to reiterate it at regular times.

As far as A. Mușina's perspective on poetry is concerned, his main object of reference and critique is Hugo Friedrich's canonical study—*The Structure of Modern Poetry*—which, in his view, is informed by and accounts only for that modernist poetic area which developed out of the French symbolist poetry of the 19th century, while it overlooks other creative attempts, such as the ones of Anglo-American origin or those present in the work of other European poets, namely Kavafis or the mature Montale.

It is the discrepancy between the theoretical model and the actual practice that constitutes the point of departure of A. Mușina's meditations on the evolution of

modern poetry, which he perceives as unfolding according to the pattern described by Thomas S. Kuhn. In light of Kuhn's theory, the Romantic period is equated with the decline of the paradigmatic view on poetry, while modernism is seen as the cradle of numerous and partial theories which represent the nuclei of a new poetic model. The task of the literary critic would consist in "the elaboration of a new paradigm starting from these partial theories, by unifying the practical and theoretical proposals of the poets of the last century and a half . . . , by defining a paradigm capable to express and to explain *all* these directions" (p. 52). As the title clearly shows, A. Mușina has already undertaken such a task in *The Paradigm of Modern Poetry*. The direction he advocates implies, in short, several progressive mutations: from self-reflexivity to referentiality, from the imaginary to the real, from the pure space of ideas to the profane area of everyday life, from empty transcendence to full immanence. This is what he calls "the new anthropocentrism."

The second major point of this book consists in the continuation of the attack on the use of the term "postmodernism" for Romanian literary phenomena. The first and most extensive article referring to this problem, which dates from the time when the concept first entered the vocabulary of Romanian critics and which constitutes the basis of all future articles on this topic—"Postmodernism at the Gates of the Orient"—written in 1986, provides three significant arguments for his position: the absence—at that time—of translations of theoretical and literary works which could serve as references for Romanian writers, the ambiguous and idiosyncratic use of the term by each theoretician or writer, who enlarged its meaning to such an extent that it no longer served as a means of particularizing a phenomenon but as a way of anni-

hilating the distinction between literary trends and authors, and, finally, its interference with the notion of "literary generation," which resulted in the neglect of some of the most original writers of the 80s, to whom the label does not apply. In the author's view, a better term to express the novelty brought by these writers would be the already mentioned "new anthropocentrism," which he perceives as a vigorous answer to the modernist dilemma, as opposed to postmodernism, which is interpreted as the devitalized prolongation of modernism. However, despite the fact that a long time has elapsed since the new term was proposed, it seems that it has not managed to catch on, although the idea behind it is progressively spreading under the name of "transitive poetry," which was introduced by another representative of Mușina's generation—Gheorghe Crăciun.

The thematic quasi-unity of the volume is dispelled by its stylistic variety, which is the result of the initial contextual role of each article. The author quickly changes the impersonal tone of the academic essay for the informal, comic or even irreverent note of the fragments written in response to various questionnaires about the literary world and of the articles which draw on personal experience. The variety is enhanced by the six sonnets and the final poem, which poetically mirror the ideas expressed in the preceding articles.

Apart from generating theoretical debates, this book serves as a document on the atmosphere and the growth of the poetic minds of a literary generation as seen by one of its representative members.

□

ELIZA DEAC

IULIA POPOVICI

Un teatru la marginea drumului

(Un théâtre au rebord du chemin)

Bucarest, Cartea Românească, 2008

L'ÉTUDE RÉALISÉE par Iulia Popovici est dédiée au développement du concept de théâtralité, vu comme une exploration des possibilités novatrices du théâtre roumain contemporain. Exercice de lecture singulier, provoqué par le monde du spectacle vivant, *Un théâtre au rebord du chemin* offre un regard à la fois analytique et synthétique d'un mouvement expérimental de reconstruction du théâtre roumain, mené par un groupe de jeunes metteurs en scène nommé *dramAcum* (mot qui signifie, par acronyme, « la dramaturgie maintenant »).

Constitué d'une série de chroniques théâtrales, le livre se propose de passer en revue les performances des diplômés de l'Université Nationale d'Art Théâtrale et Cinématographique, pour en dégager une échelle de valeurs confirmée tantôt des spectateurs, tantôt du public. Une première partie, en guise d'introduction, contient quelques articles qui établissent en grandes lignes les nouvelles directions du théâtre roumain. Pour mieux crayonner son avenir, Iulia Popovici commence avec un portrait du dramaturge roumain contemporain, envisagé en deux hypostases : soit comme « écrivain-dramaturge », soit comme auteur de « textes scéniques ». L'œuvre de l'« écrivain-dramaturge » est publiée avant d'être mise en scène, tandis que l'auteur de « textes scéniques » croit dans un théâtre orienté vers l'actualité, peuplé par des personnages contemporains et ayant une vocation critique.

Un espace généreux est réservé à la description du groupe *dramAcum*, dont les membres fondateurs sont : Andreea Vălean, Gianina Cărbunariu, Radu Apostol, Alexan-

dru Berceanu et Nicolae Manda. Les spectacles qu'ils mettent en scène s'appuient sur une idée de liberté de l'art, traduite par une exhibition exacerbée de la corporalité. Les manifestations sous-tendent parfois une critique du théâtre classique dont la caractéristique fondamentale est la performativité. Forme par laquelle l'inconnu pénètre dans la construction artistique, forme aussi de la recherche d'un sens possible, la performativité refait la représentation du monde, entraîne l'implication du spectateur et re-définit la relation de l'artiste avec la réalité.

La deuxième partie du recueil, « Le spectacle comme expérimentation civique », comprend les chroniques théâtrales de plusieurs membres de *dramAcum* réunis autour de la personnalité du metteur en scène. On y remarque la description du phénomène théâtral contemporain, qui fait défiler sous nos yeux une suite de pièces, de personnages et des répliques mémorables. En outre, à côté des chroniques, Iulia Popovici utilise l'interview pour permettre aux lecteurs d'accéder à l'univers de la création théâtrale : au fil des questions, l'auteur nous introduit dans l'intimité de la mise en scène, de l'écriture dramatique, du jeu des acteurs et de l'interprétation des rôles dans une pièce qui puise à l'actualité immédiate. Cette partie se clôt sur une tentative de définir la critique théâtrale, d'établir ses limites et ses responsabilités, qui est en fait un plaidoyer pour la nécessité de la critique, cachant, subrepticement, une appréciation négative de la critique théâtrale contemporaine. Sans diminuer la contribution théorique du livre de Iulia Popovici, son intérêt reste surtout dans la délimitation des enjeux et des repères historiques d'un mouvement expérimental qui, après 2000, ouvre de nouveaux chemins à l'école roumaine de la mise en scène. □

IOANA HORA

ISTVÁN BERSZÁN
Terepkönyv: Az írás és az olvasás rítusai—irodalmi tartamgyakorlatok

(Land rover book: The rituals of writing and reading—literary duration exercises)

 Cluj: Koinónia, 2007

I FIRST EXPERIENCED István Berszán's literary duration exercises on one of the deserted riverside sectors of the Danube on the territory of Hungary. I vividly remember the task that the members of the team, who had already become used to one another by that time, had to carry out individually during the last afternoon. We were given literary texts belonging to different genres and different periods (mostly fragments instead of entire works), and the instructor invited us to try to adapt the rhythm and direction of our reading to the flow of the Danube and to let the texts take their place in the vast complex of remembrances and impulses directed by the sight of the river and the river-bank. He urged us to also let the sensual experiences of the time of reading, the circumstances of the "there and then" of our physical existence manifest themselves besides the words, the thoughts and the literary descriptions appealing to our imagination within the literary experience always revealing itself only in retrospect. It is not only the imaginary faces of the literary figures that should be burnt onto our retina, but also the green leaves of the tree in the shadow of which we were sitting in the summer heat; we should not only remember the taste of the prevailing madeleine-cakes, but also that of the blade of grass that we were chewing while reading; and the wind should not only make us perpetually shiver, blowing the draperies of the poetic fatum, but

it should be part of the literary experience, troubling the surface of the river, and, in the waves hurrying along, reminding the reader of his/her own temporality. And finally: he stimulated the idea that the time of reading that should be emancipated by the literary experience should not lead to the doubling or to the schysophaenia of the experience, but to the ecology of the vastly expanded empirical space.

All this happened years before the publication of the *Land Rover Book*. When together with my future wife and with a few other participants we plunged into the exercises directed by the author (which he had already been developing on the occasion of various summer camps), we had no idea what we had got involved in. It was liberating, and at the same time it tested what we had encountered during those five days. The initiation that we passed through was not hermeneutical and propedeutical, but rather of vital nature, this time. Instead of the *gnoseological* respect of literary texts, for the first time the *drastic* superiority of the attention gestures of the writing and reading experiences became an indirect communal experience for many of us. And above all, this manifested itself in the way the drives, aimed at the creation, exploration and application of texts, made themselves familiar as regulative community instances, as immediate experiences every time, and addressed the escatological question to each member of the team on every occasion: "do you love me?" Are you capable of that shift of scale and rhythm which is specified by that particular literary intention? Are you capable of trusting any kind of shift of scale and rhythm? On what does it depend if any of the unusual exercises, untrodden ways, wins your confidence? And what role does circumstance, according to which every exercise proves to be at the same time the ma-

nifestation of a community, have in your decisions?

István Berszán's ritual literary exercises transmit the conviction that if literature is life itself, to which nothing human can be foreign (Hegel), then this literature has to be the alpha and the omega of the ethical dimension to the extent in which the living world, which has found itself, recognizes in its own grounds the drastic moment of the decision. When I speak about ethics, then of course I do not refer to cheap (costless) moralization, or to the enticement of ethics back to the sheepfold of normativity, but only to the fact that literature, provoking the decision, bearing the decision and forced to make the decision—far before any objective reference—is located on the horizon of philosophical anthropology and of the *politikhe* in the Greek sense, in spite of the controlling restrictions of generic, poetic, aesthetic ideologies etc.

Many aspects of the inapprehensible complexity of our reading experiences became conceivable for the first time in these exercises, by the fact that we made them public by way of performance. The Berszanian initiation itself is carried out through performance, through practical guidance. The four excellent theoretical essays at the end of his book (the readings of Derrida, Foucault, Lévinas, de Man, Rorty, Turner, etc.) draw the reader back into the medium of conceptual language, just like the report that wants to be more than a simple testimony (“this and this happened to me...”). Furthermore, only the theoretical writings of the *Land Rover Book* are *readable* without further ado, the bigger part of the corpus of the book shares existence of the musical score waiting for realization. The title of the earlier work constituting the theoretical grounds of the *Land Rover Book* was *Kivezetés az irodalomelméletből* (Leading out of literary

theory). However, Berszán's endeavours are profoundly misunderstood by the one who suspects here a surrender to the demon of irrationality. The author is rather interested in the enlargement of reading culture, in the project of research *through* literature instead of the research of literature, and even when he urges to the re-acquisition of practices deriving from archaic patterns, he stands on the soil of the Enlightenment, as he shows concern about the demonstrative exploration of our existential possibilities, of “action spaces,” as he calls them.

Of course we have already known before Berszán that many things happen to us during the literary experience, things which are unrepresentable in some respect or which are impossible to communicate through language. In the field exercises these experiences can gain plasticity: in the emergent community area they become suitable for being communicated mostly without words and prove to be of therapeutic nature, they can occupy their social positions or can become the signposts of the topical borders of the community.

□

BÁLINT VERES

ISTVÁN BERSZÁN, ed.
Orientation in the Occurrence

 Cluj-Napoca: KOMP-PRESS, 2009

BETWEEN 17 and 18 October, 2008 an international conference entitled “Orientation in the Occurrence” was held at the Faculty of Letters of Babeş-Bolyai University in Cluj-Napoca. The conference was presented as an interdisciplinary approach to complex cultural processes which eventu-

ally resulted in a volume containing 40 studies arranged into 3 blocks. According to István Berszán's foreword the main purpose of the conference volume is based on the confrontation of contemporary historical disciplines (social history, historical anthropology, media history, history of mentalities) and theoretical trends (ideology critique, cultural anthropology, media theory, cognitive sciences and post Lacanian psychoanalyses) with their (own) multiplicity. In connection to a wide range of analyses brought about in western research projects the aim of the conference was also to investigate how differences and relationships really work between diverse research practices. How does a discipline constitute its own practices and the processes it tries to examine? Not only do we have to consider the divisions of intellectual labor, but we might also ask what types of convergence or divergence they articulate. What are the parameters of social history, media history and the history of culture in the context of their inter- or disconnectedness? Taking into account the multiplicity of time(s) in contemporary cultural research, how can we speak simultaneously of simultaneity?

If one reads the conference volume, he/she may observe that the problem of interdisciplinary discourse raised by the above mentioned attempt is grounded in a highly innovative approach. It may be considered a subtle restructuring of knowledge, or it may be examined as a pressure upon traditional divisions of knowledge. But above all it is structured around the question that is interested in "the rhythm of the occurrence, which distinguishes one (disciplinary) story from another" (p. 7). If all disciplines have their own interdisciplinary aspect or function, what commonality do they share? Are orientations among disciplines structured, or do we have to accept their irreducible

heterogeneity? We might state that interdisciplinary activities are rooted in the ideas of unity and synthesis, evoking a common epistemology of convergence. The aim of the conference volume is not to give a clear definition of interdisciplinarity, but to emerge behind the uncertainties that correlate between heterogeneous research areas. It does not associate interdisciplinarity with some particular ranges of experience, it does not wish for a lost wholeness, but it is an alternative stage in the evolution of the humanities.

All the studies introduce themselves as creative deconstructions of traditional certainties. What can be considered to be the authenticity of a discipline in today's knowledge society? The conference volume takes us a step backwards. It is not interested only in the purpose or reason of a scientific research, but rather in the process that allows scientific interconnectedness. Orientation among research practices does not disclaim the dissociation of scientific knowledge, but acknowledges the heterogeneous forms of practices exercised by different inquires. This is the reason why the conference meeting was not intended to be a 'meta-conference' elevated above disciplines, theoretical approaches and research practices, but tried to encourage experts to cross established boundaries and find spaces for shared rhythms. By crossing disciplinary boundaries the participants can also examine their knowledge of knowledge, and from this self-reflexive manner they can better understand how their own knowledge is produced. One of the purposes is to make methods, knowledge and information that were tattered more visible by the social and cultural facets of its creation, so as the knowledge-structure of scientific communities should manage to exchange information and aspects of communication. But the conference volume is not

just an attempt to see how multiple ways of discipline-crossings really work, rather, it provides a closer look at the rhythm of the practices and conditions that stimulate disciplines to interact. It is interested in what is between the core of two research areas, so as to invoke Julie Thompson Klein—it does not presuppose the need for a “stable epistemic community.” The exchange of concepts and procedures may destabilize traditional research methods and their scope to interpret some functions of complex cultural processes. Orientation in heterogeneous rhythms of inquires improve our skills in order to establish more complex routines among the ever-changing corpus of knowledge and the accompanying technological and artistic developments. To be involved in the shared rhythms of diverse occurrences means to exercise those multiple temporal orientations that are not raised above any discipline, but rather turned into experiments seeking to intercross established disciplinary boundaries and practices.

□

ZOLTÁN NAGY

NICOLAE PĂUN
Viața economică a României 1918-1948.
Dezvoltare. Modernizare. Europeanizare

(La Vie économique de la Roumanie, 1918-1948. Développement.

Modernisation. Européanisation)

Cluj-Napoca, Presa Universitară

 Clujeană, 2009

LES RÉALITÉS économiques des dernières années, et principalement la crise économique, ont actualisé les recherches sur le passé économique. Les États développés, comme les pays émergents, se montrent

de plus en plus intéressés à trouver des solutions et établir des politiques économiques, à travers une bonne connaissance de l'histoire et de la théorie économique, afin de relancer la production, l'échange et la consommation, bref, améliorer la vie de la population. Les opinions s'avèrent des plus intéressantes, telle celle liée aux leçons qu'on pourrait tirer du passé, par la reconsidération des recherches et des études économiques ou même la rééducation des économistes, des acteurs et des sujets économiques. C'est dans le contexte de ces préoccupations que voit le jour le livre de Nicolae Păun. Depuis plus de trois décennies déjà, l'auteur, professeur à la Faculté des Études européennes de l'Université Babeș-Bolyai, s'est penché sur la problématique de l'histoire économique roumaine et européenne, publiant plusieurs ouvrages sur des sujets tels l'État et l'économie en Roumanie pendant l'entre-deux-guerres (sa thèse de doctorat, qui constitue le noyau du livre ci-présent) ; l'argent et les banques dans les structures européennes ; les systèmes économiques contemporains ; les institutions de l'Union européenne.

L'incursion dans la vaste problématique de la vie économique roumaine pendant la période susmentionnée s'ouvre par la présentation des législations et des politiques publiques, des doctrines économiques et des institutions qui ont réalisé les connexions entre l'État, l'économie et la société. Se servant d'une riche bibliographie et puisant copieusement dans des sources inédites ou déjà publiées, l'auteur nous offre une image sensée des options théoriques ayant gouverné la pensée économique et politique roumaine après la Première Guerre mondiale, de même que des actions législatives et institutionnelles destinées à transformer et moderniser l'économie roumaine. Pour faire la radiographie des courants et des doc-

trines économiques roumains (le néo-libéralisme, le courant paysan, le corporatisme etc.) l'auteur n'hésite pas à puiser dans les programmes des partis politiques, les discours des chefs politiques, différents ouvrages ou la presse du temps. Le lien entre la pensée et la réalité économique est surpris à travers des incursions dans le champ de la vie économique roumaine, qui s'avèrent de véritables études de cas sur le rapport entre agriculture et industrie, État et économie, capital autochtone et capital roumain, institutions publiques et institutions privées etc. Une pareille incursion, ample et empreinte de significations, avec des réverbérations dans la réalité économique actuelle, porte sur la grande crise économique. L'économie roumaine était à ce moment, comme celle de nos jours, à la périphérie du système économique capitaliste, les formes de manifestation de la crise ainsi que les moyens de la surmonter trouvant leurs fondements dans les modèles européens et internationaux, mais aussi dans les spécificités politique, institutionnelle, économique et comportementale roumaines. Une attention particulière est attachée aux secteurs et aux branches le plus touchés par la crise : l'agriculture, l'industrie alimentaire, le commerce et le crédit agricole, la métallurgie, la sidérurgie et l'industrie minière, les banques etc.

Le professeur Nicolae Păun consacre une section de son ouvrage au rapport entre économie et politique à la veille de la guerre. Il met surtout l'accent sur les configurations politiques européennes et internationales générées par l'ascension des régimes totalitaires en Italie et en Allemagne, de même que dans des pays géographiquement proches de la Roumanie, tout en brossant le tableau de la vie politique et économique roumaine, inévitablement influencée et même dirigée par des idées, politiques et pressions exogènes. C'est une

période extrêmement compliquée, marquée par des remodelages dans la politique et l'économie roumaines, mais aussi par des amputations territoriales en été de 1940. Un autre sujet de grand intérêt est l'économie de guerre de la Roumanie (1940-1945), la démarche de l'auteur visant aussi des segments temporels ultérieurs, tels les préliminaires de l'instauration du régime communiste et le passage de l'économie mixte à l'économie du type soviétique. Pour garder le contact avec la réalité, l'auteur n'a pas hésité de fréquenter la littérature ancienne ou moderne, de même que de nombreuses sources directes : archives, collections de documents, presse, mémoires, journaux, moniteurs officiels etc.

Se servant d'un discours scientifique équilibré et évitant toute interprétation forcée et conjoncturelle, l'ouvrage du professeur Nicolae Păun contient un grand nombre de tableaux, placés à l'intérieur du texte ou à la fin du volume, ainsi que plusieurs annexes. La bibliographie est organisée par plusieurs sections : sources historiques, instruments de travail, livres, études et articles de spécialité, alors que l'index de noms et de lieux géographiques rend ce livre plus accessible. Les deux textes qui jalonnent le livre, la préface signée Andrei Marga et la postface appartenant à Nicolae Bocșan, soulignent l'importance de cette recherche et le rôle de l'auteur dans l'activité didactique et le champ des recherches sur le passé économique.

□

IOAN LUMPERDEAN
LIANA LĂPĂDATU